

Souhaiter la bienvenue aux paroissiens qui étaient venus nous recevoir au "quai", nous mettre en rang et nous diriger vers l'église fut l'affaire d'un moment. M. l'abbé Henri Cimon, curé de Saint-Alphonse, était revenu de Chicoutimi avec nous. Il aurait bien voulu nous emmener tous dîner avec lui, mais sa table était trop petite pour une pareille noce, il a mis à notre disposition, avec l'agrément de messieurs les commissaires, tout le deuxième étage de la maison d'école. Les enfants ont eu congé ce jour-là. Nous étions logés royalement, et il ne s'agissait plus que de faire des "crêpes." Cela ne tarda guère. On chauffe le poêle, on détrempe la pâte et en avant les poêlons ! J'allais oublier ceci. Nous avions apporté des aliments en abondance et de toutes sortes, mais il nous manquait des ustensiles. Heureusement M. le curé et quelques autres citoyens sont venus nous dire que si nous avions besoin de quelque chose en ce genre ils se feraient un plaisir de nous le prêter.

En peu de temps plats, assiettes, soupes, couteaux, cuillères, fourchettes, arrivaient à la douzaine. Le dîner ne s'est pas fait attendre longtemps. Au premier signal, les bancs étaient garnis de dîneurs à l'air terrible et la bataille commençait. Les "crêpes," cernées de toutes parts, furent obligées de rendre à discrétion et on en fit un massacre épouvantable. Il est tel de mes amis qui en a égorgé cinq pour sa part. Après dîner, il a bien fallu prendre un peu d'exercice, et nous nous en sommes donné à cœur joie pendant plus d'une heure. Vers 3 1/2 heures nous avons été visiter M. le curé chez lui. Nous garderons longtemps le souvenir de la cordiale réception qu'il nous a faite. Il nous a fait voir le lit sur lequel a expiré M. le curé Sirois de douce mémoire. A 4 heures, salut solennel, où la fanfare et l'Union Sainte-Cécile font merveille. Après le salut, près du presbytère, M. le curé Cimon a parlé quelques instants puis ont succédé des hourras et des hourras !

Nous étions sous l'impression que le départ aurait lieu à 6 heures, et la tristesse apparaissait déjà sur plus d'un front, lorsque notre capitaine nous fit dire que nous allions attendre la marée montante et que nous ne partirions que vers huit heures. Jugez de notre joie. Encore deux heures à Saint-Alphonse, deux heures encore à admirer ces belles choses qu'on ne voit point ailleurs. Enfin à 8 heures il a bien fallu lever le pied, et nous nous sommes rendus au "quai" en criant des hourras à n'en plus finir.

Une voix disait : trois hourras pour M. le curé ; une autre : trois hourras pour les commissaires ; une autre : trois hourras pour ceux qui ont prêté quelque chose, trois hourras pour celui-ci, trois hourras pour celui-là ! Et un écho formidable répétait chacune de ces exclamations. Certainement, ceux qui étaient là ont dû être étonnés de la force de nos poumons.

Ah, j'allais oublier : Les paroissiens qui étaient sur le "quai" à notre départ, M. le Curé en tête, se sont mis à chanter : "Bonsoir, mes amis, bonsoir !" Je vous assure que les écoliers ouvraient les oreilles ; ils ne s'atten-

daient pas à entendre à Saint-Alphonse une musique pareille. Mais je m'attarde... Enfin... zing ! zing ! et nous partons. Mais à peine avons-nous laissé le quai que : pif ! paf ! pouf ! pif ! paf ! pouf ! (Qu'est cela ? C'était (jugez de la diplomatie des gens de Saint-Alphonse) une fusillade que les paroissiens avaient organisée. Nous rassemblons alors toutes nos forces et nous lançons aux quatre coins du ciel les plus formidables hourrahs qui aient jamais retenti sur terre. Voyager de nuit sur un bateau ouvert à tous les vents n'est pas, ordinairement, chose très agréable, mais cette fois-là nous avons brisé toutes les anciennes coutumes à ce sujet, et notre retour a été très amusant. Tout le temps nous avons chanté, crié, joué de la "bande", et surtout nous avons eu grand soin de réveiller ceux qui succombaient au sommeil. L'un s'éveillait traîné par la jambe, l'autre avec la corde au cou, prêt à être élevé à la potence, etc.

Pendant une partie du voyage le "Kénogami" a été obligé de remorquer un yacht, ce qui a retardé encore notre marche. De sorte que nous sommes arrivés à Chicoutimi, devinez à quelle heure ?... à une heure après minuit. M. le Directeur, qui prévoit tout, et qui savait bien que nous n'aurions pas très chaud, nous avait préparé un verre de... quelque chose. Je crois que c'était du champagne. Ainsi remis, nous escaladons le dortoir à 2 heures. Il était temps. nous n'en pouvions plus.... Le lendemain, la cloche du réveil eut beau sonner bien plus tard que d'habitude, pour nous ménager, nous ne la primes pas tout de suite au sérieux et il fallut que le maître vint un peu nous pincer les oreilles pour nous décider à rentrer dans la vie réelle. Nous rêvions que nous étions encore à la Baie des Ha ! Ha ! et nous nous obstinions à y rester.

EUGÈNE TREMBLAY,
Elève de Belles-Lettres.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Les traits d'esprit sont nombreux, et aucun ne manque son but, grâce à la bonne volonté des convives. A la table voisine un monsieur et une dame paraissent nous regarder avec étonnement ; notre langage et nos manières dénotent une origine française, mais laissent voir en même temps que nous ne venons pas de France.

Ne laissons pas Tivoli sans donner un souvenir d'admiration à son illustre citoyenne, sainte Symphorose, et à ses sept fils. Veuve d'un martyr, cette pieuse femme vivait dans la solitude tout entière au soin de servir Dieu et d'élever sa famille.

Un jour elle est mandée auprès de l'empereur. On voulait faire la dédicace d'un temple, et les aruspices, refusant de parler devant les entrailles fumantes des victi-

mes, jetaient toute la responsabilité de leur silence sur la chrétienne Symphorose. En face du puissant Adrien qui voulait lui faire renier sa foi elle resta inébranlable ; les promesses, les menaces ne purent rien sur elle ; et, spectacle digne du ciel, on vit une mère sacrifier la vie de tous ses enfants et la sienne propre plutôt que d'offrir un encens idolâtre.

O paganisme ! pendant les quarante siècles qu'a duré ton dur et avilissant esclavage, as-tu été témoin de pareil héroïsme ? Oh ; non ; le faux ne produit pas la fleur du pur sacrifice, tandis qu'elle sort naturellement de la tige de la vérité que le Christ a apporté à la terre.

SUBIACO

L'Anio qui traverse Tivoli et va se jeter dans le Tibre non loin de Rome, prend sa source dans les montagnes de la Sabine. Il descend avec impétuosité des hauteurs et se précipite dans des gorges profondes. C'est là qu'autrefois vint chercher un refuge contre les séductions du monde un jeune patricien nommé Benoit. Il était jeune ; sa naissance, ses talents lui ouvraient un brillant avenir, mais la corruption de la jeunesse des universités l'avait dégoûté de la vie du siècle, et il avait décidé d'aller s'ensevelir dans une retraite lointaine et profonde.

Pendant trois ans il vécut complètement seul avec Dieu dans une caverne sombre et étroite où ne pouvaient pénétrer les rayons du soleil, une sorte de tanière adossée à la montagne. Il fut alors rencontré par des bergers qui le prirent pour une bête fauve à cause des peaux de bête qui le couvraient. Sa retraite étant ainsi découverte, il dut se laisser approcher par ses semblables ; des disciples voulurent se mettre sous sa conduite ; son humilité dut céder devant leurs instances et la volonté de Dieu ; c'est ainsi que commença l'Ordre à jamais célèbre des Bénédictins qui se développa merveilleusement. Plus tard Benoit alla fonder sa maison principale sur le sommet du mont Cassin alors habité par des adorateurs des idoles, et c'est là qu'il écrivit la règle qui porte son nom. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est au pays des Sabins que l'Ordre bénédictin a son berceau.

(A suivre) LAURENTIDES.